

glent sa vie intérieure... La Direction Unique, tant vantée, a fait de la C. G. T. U. une annexe du Parti. Cette Direction Unique est un défi au bon sens et un obstacle à l'Unité Syndicale... La Direction Unique, c'est la conjonction de deux bureaucratismes. Les communistes n'ont rien à gagner à bureaucratiser les syndicats..., etc., etc. »

Ici encore la bolchevisation a montré sa malfaisance.

La situation est-elle meilleure en ce qui concerne les rapports du Parti avec les masses inorganisées ?

Contre toute vraisemblance, puisque les méthodes employées dans le Parti ont toujours leur répercussion dans la politique du Parti à l'égard des masses, la Résolution du VI^e Congrès voudrait le faire croire aux militants. Elle parle, en effet, de la « liaison étroite » du Parti « avec les masses et, en particulier, avec le prolétariat de Paris ». Il est vrai que la même résolution admet, quelques lignes plus loin, que le Parti et la C. G. T. U. n'ont « pas réussi à implanter fortement leurs organisations dans le prolétariat des grandes usines et des industries de base de l'impérialisme français ». Comprenez qui pourra ! Comment un Parti communiste peut-il être étroitement lié avec les masses, et en particulier avec le prolétariat de Paris, dans le même temps où l'on constate que ni le Parti ni même la C.G.T.U. ne se sont implantés dans le prolétariat des grandes usines et des industries de base ? C'est là un mystère qu'il ne faut pas chercher à percer. Séward, lui, à son habitude, ne s'y est pas « cassé la tête » : il préfère avouer tout net dans la *Correspondance Internationale* du 17 novembre 1928, « une coupure entre le Parti et les masses... »

Nous nous abstenons, ici encore, de mentionner tous les textes où depuis quatre ans l'Opposition Communiste met en garde le Parti contre cette « coupure ». Qu'il s'agisse des « Thèses du 23 mars 1925 » où, dès l'abord, on signale que « le Parti s'éloigne des masses au lieu de s'en rapprocher », d'une Déclaration à l'Exécutif du 5 février 1926, où on caractérise le Parti comme « coupé des masses », ou de la Lettre à l'Internationale du 15 janvier 1927, c'est toujours cet éloignement des masses qui constitue le leit-motiv des déclarations de l'Opposition.

Cet éloignement des masses ne signifie pas que le Parti perdra ses bulletins de vote ou *l'Humanité* ses lecteurs. Au contraire, c'est sur le terrain électoral que la déchéance n'est pas sensible : en raison même de sa faiblesse comme parti prolétarien, le Parti Communiste reste le grand parti électoral de nombreux éléments instables et révoltés, il tend de plus en plus à devenir le Parti électoral de la petite bourgeoisie expropriée par le capital financier et déçue par les socialistes...

Si nous avons cru devoir rappeler, en face des constatations actuelles de l'Internationale et du Comité Central relatives au Parti français, les prévisions marxistes de l'Opposition Communiste, ce n'est pas pour vanter la clairvoyance des oppositionnels, ni pour tirer vanité de ce qu'ils ont eu raison.

Mais il faut donner aux camarades du Parti tous les éléments qui leur permettent de juger. Nous nous adressons à ces nombreux camarades, qui ont été longtemps trompés, qui réalisent aujourd'hui la faillite de la bolchevisation et le déclin de notre Parti.

Beaucoup de ces camarades ont suivi de bonne foi la politique de l'Appareil, croyant marquer ainsi leur attachement à l'Internationale et à la Révolution Russe. Beaucoup même se sont laissés prendre à la mystification du « trotskysme », mais il n'est plus possible de s'en tenir à cette légende depuis que Trotsky en a magistralement fait justice (1). Certains ont approuvé nos exclusions. Aujourd'hui, éclairés par les résultats de la politique qu'ils ont laissé faire, ils cherchent un point d'appui. Ce point d'appui, l'Opposition Communiste le leur offre, et il est nécessaire qu'ils sachent qu'elle mérite leur confiance.

C'est pourquoi nous nous référons aux textes qui jalonnent la route de l'Opposition pendant ces dures années de crise.

Quelque déplaisir que nous ayons à nous citer nous-même, nous le ferons autant qu'il sera utile pour éclairer les membres du Parti.

Pour qu'ils viennent toujours plus nombreux prendre leur place de communistes dans les rangs de l'Opposition.

CONTRE LE COURANT.

(1) « La Révolution défigurée » dans le n° 5-6 de *Contre le Courant*.

FRERES NOIRS

L'esclavage subsiste en Afrique, vous entendez bien : l'esclavage, et il sévit de la façon la plus ignominieuse, ce n'est pas un révolutionnaire qui le proclame, c'est un journaliste attaché à la presse bourgeoise, qui, au cours d'une enquête publiée par le *Petit Parisien* du 12 octobre au 9 novembre, rapporte ce qu'il a vu dans l'Afrique française, pendant un séjour de quatre mois parmi les noirs.

Avant de publier les impressions de son envoyé, le *Petit Parisien* explique les raisons qui l'ont déterminé à « soulever le voile » dont la République française recouvre les deux empires (Afrique Occidentale française, Afrique Equatoriale française) où vingt millions de nègres vivent — et meurent — sous sa domination.

Depuis quelque temps, paraît-il, des journaux étrangers — allemands, américains, anglais — incriminaient notre administration coloniale et dénonçaient « un nombre effroyable de morts le long du chemin de fer qui doit relier Brazzaville à Pointe-Noire ». Un brillant reporter, homme de talent, grand voyageur, Albert Londres, avait précisément le désir d'aller « regarder » l'Afrique noire. Il voulait « aller voir ». En face des accusations étrangères, ne serait-ce que pour « affirmer la vérité vraie », dit le *Petit Parisien*, pour « provoquer un mouvement d'opinion dans le public en faveur d'une exploitation rationnelle, heureuse, rapide, d'une partie de notre domaine colonial, est-ce que cela ne vaut pas le voyage ? »

Nous rendrons cette justice au *Petit Parisien* : cela « valait, en effet, le voyage ». Cela valait tellement le voyage, qu'avant la publication des articles, le grand journal d'information est obligé de mettre ses lecteurs en garde : qu'ils ne s'effraient pas trop, son envoyé est un « poète », et c'est un « Don Quichotte ». Car l'envoyé a « regardé », et il a rapporté un tel réquisitoire, il a noté sur son carnet, parmi les détails exotiques et les descriptions pittoresques, des accusations si terribles, que le journal lui-même s'en excuse à l'avance, et, tout en insistant sur le côté « amusant, captivant », de ce grand reportage :

« Que quelques touches accusées ne fassent pas croire à une œuvre de passion. L'Afrique noire fut jusqu'à ce jour, la colonie la plus pauvre du vaste empire colonial où la France a obtenu des résultats magnifiques, elle est l'une des terres les plus inhospitalières qui soient de par le vaste monde. Ce serait injustice que d'établir une comparaison entre la

vie dans ces terres primitives, et la vie dans nos nations civilisées ou dans d'autres contrées qui se prêtent mieux à une action méthodique et à des méthodes normales. »

Nous n'avons pas besoin de commenter les pages vraiment hallucinantes du reportage. Nous ne pouvons, malheureusement, qu'en reproduire quelques extraits :

« L'esclavage est supprimé, nos lois en font foi » dit Albert Londres dans son article du 17 octobre. « Officiellement, oui. EN FAIT, NON. Et peut-être n'est-ce pas encore possible. Souvenez-vous. De cela, il n'y a pas huit mois, une dépêche de Londres annonçait dans les journaux français qu'en Sierra Leone, l'Angleterre venait de libérer deux cent trente mille captifs. »

« IL Y EN AVAIT DONC ? »

« Il y en a toujours, y compris ces deux cent trente mille là ! Il n'y a même que cela ! On les appelle « captifs de case ». Ce terme n'est pas une expression vestige du passé, il désigne une réalité. En langage indigène, ils répondent au nom de « Ouoloso », qui signifie : naître dans la case. Ils sont la propriété du chef, tout comme les vaches et les autres animaux. Le chef les abrite, les nourrit. Il leur donne une femme ou deux. Les couples feront ainsi des petits ouolosos. Autrefois, ils étaient captifs de traite. Quand les nations d'Europe ont supprimé la traite (officiellement) ont-elles, du même coup, supprimé les esclaves ? Les esclaves sont restés où ils étaient, c'est-à-dire chez leurs acheteurs. Ils ont simplement changé de nom : de captifs de traite, ils sont devenus « captifs de case » ; ils naissent « gabibi »

« L'Afrique est encore captive. Pour un homme libre, il est quinze ouolosos. »

Ce premier point acquis, et très amplement développé, au cours de ses articles, Albert Londres nous explique comment les « captifs de case » deviennent les esclaves des blancs :

« C'est l'esclavage pour le compte des particuliers... Voici comment la chose se passe. Le Gouverneur prévient par télégramme l'Administrateur que M. Chêne viendra chez lui recruter trois cents hommes. Si l'administrateur n'a pas d'idées personnelles sur la question, il dit à son interprète : « Va dans les villages et dis aux chefs qu'il me faut trois cents hommes. » L'interprète va et fait la commission. Il n'en dit pas plus, mais les chefs « connaissent la manière ». Ils savent que si le Commandant n'a pas ses trois cents hommes,